

ANNÉE 1929

THÈSE

21 N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

RENÉ TABUTEAU

ANCIEN INTERNE DES HOSPICES DE PARIS

Né le 5 Février 1904, à Angers (Maine-et-Loire)

Deux Anatomistes Français

LES RIOLAN

Président de Thèse : M. le Professeur P. MÉNÉTRIER.

PARIS

LIBRAIRIE MARCEL VIGNÉ

13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 13

1929

ANNÉE 1929

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

RENÉ TABUTEAU

ANCIEN INTERNE DES HOSPICES DE PARIS

Né le 5 Février 1904, à Angers (Maine-et-Loire)

Deux Anatomistes Français

LES RIOLAN

Président de Thèse : M. le Professeur P. MÉNÉTRIER.

PARIS

LIBRAIRIE MARCEL VIGNÉ

13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 13

1929

I. — PROFESSEURS

Le Doyen M. ROGER

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale ..	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LÆPER.
Hygiène et Médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie ...	MAURICE VILLARET
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance ..	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux ..	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale R. UNIV.	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
	TERRIEN.
Clinique ophtalmologique BIBLIOTHEEK	LEGUEU.
Clinique urologique EIDEN	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
Clinique gynécologie	JEANNIN.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie ..	J.-L. FAURE.
Clinique thérapeutique médicale	OMBREDANNE.
Clinique oto-rhino-laryngologique	VAQUEZ.
Clinique thérapeutique chirurgicale	SEBILEAU.
Clinique propédeutique	Pierre DUVAL.
Clinique de la Tuberculose	SERGENT.
Professeur sans chaire	LÉON BERNARD.
	MAUCLAIRE,

II. — AGREGÉS EN EXERCICE

MM.

Neurologie et Psychiatrie	ALAJOUANINE.
Pathologie médicale	AUBERTIN.
Pathologie médicale	BÉNARD Henri.
Physiologie	BINET.
Chimie biologique	BLANCHETIÈRE.
Pathologie chirurgicale	BROcq.
Pathologie médicale	BRULÉ.
Pathologie chirurgicale	CADENAT.
Pathologie médicale	CATHALA.
Pathologie médicale	CHABROL.
Pathologie médicale	CHEVALLIER.
Pathologie chirurgicale	De GAUDART-D'ALLAINES
Physique	DOGNON.
Pathologie médicale	DONZELOT.
Obstétrique	ÉCALLE.
Urologie	FEY.
Pathologie expérimentale	GARNIER.
Bactériologie	GASTINEL.
Pathologie chirurgicale	GATELLIER.
Histologie	GIROUD.
Pathologie médicale	HARVIER.
Anatomie	HOVELACQUE.
Pathologie médicale	HUTINEL.
Hygiène	JOANNON.
Parasitologie	JOYEUX.
Chimie biologique	LABBE (Henri).
Pathologie médicale	LAROCHE Guy.
Oto-rhino-laryngologie	LEMAITRE.
Anatomie Pathologique	LEROUX.
Pathologie chirurgicale	LEVEUF.
Pathologie mentale	LIAN.
Pharmacologie	MERCIER Fernand.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Pathologie médicale	MOREAU.
Pathologie chirurgicale	MOULONGUET.
Pathologie chirurgicale	MOURE.
Histologie	MULON.
Anatomie Pathologique	OBERLING.
Anatomie	OLIVIER.
Médecine légale	PIÉDELIEVRE.
Obstétrique	PORTES.
Pathologie chirurgicale	QUÉNU.
Physiologie	RICHT Fils.
Dermatologie et syphiligraphie	SÉZARY.
	VALLÉRY-RADOT.
	(Pasteur)
Pathologie médicale	VAUDESCAL.
Obstétrique	VELTER.
Ophtalmologie	VERNE.
Histologie	VIGNES.
Obstétrique	

III. — AGRÉGÉS RAPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

	MM.
Pharmacologie	BUSQUET.
Obstétrique	GUENIOT.
Obstétrique	LEQUEUX.
Parasitologie	NEVEU-LEMAIRE.
Histologie	DEMELIN.
Physique	ZIMMERN.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

(ANNEXE)

A TITRE PERMANENT

	MM.
Clinique chirurgicale	ALGLAVE.
Clinique chirurgicale	AUVRAY.
Clinique chirurgicale	CHEVASSU.
Clinique médicale	LAIGNEL-LAVASTINE
Clinique obstétricale	LE LORIER.
Clinique médicale	LÉRI.
Clinique chirurgicale	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale	PROUST.
Clinique chirurgicale	SCHWARTZ.

V. — CHARGÉS DE COURS

	MM.
Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes	MAUCLAIRE, agrégé.
Stomatologie	FREY.
Education physique	CHAILLEY-BERT.
Radiologie clinique	LEDoux-LEBARD.
Puériculture	WEILL-HALLÉ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A LA MÉMOIRE DE MON ONCLE

A MA MÈRE

A MA FEMME

A MA SŒUR

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MÉNÉTRIER

*Qui nous a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de cette
thèse.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR LÉVY VALENSI

*Qui nous a fait aimer l'Histoire de
la Médecine, et nous a conseillés
dans le travail de ce petit ou-
vrage.*

A MES MAITRES DES HOPITAUX DE PARIS

— STAGE —

Externat :

MM. CHEVRIER

MARTIN

MILHIT

Internat :

Hospice de Brévannes

MM. MAURICE RENAUD

RENÉ MARIE

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ



Digitized by the Internet Archive
in 2026



Les Riolan furent médecins de la Faculté de Paris, à la fin du XVI^e et dans la première moitié du XVII^e siècle.

A cette époque, on ne savait guère, en médecine, que ce qui avait été légué par les auteurs anciens, et ils contribuèrent à donner à cette science, une base expérimentale précise, en décrivant avec exactitude une anatomie basée sur la dissection des cadavres. De plus, ils acquirent par leur érudition une renommée étendue, et s'ils ne peuvent soulever notre admiration par leur génie, du moins leur devons-nous, en partie, outre leurs travaux, l'unité médicale dont chacun bénéficie de nos jours, et qui était si loin d'être réalisée avant eux.

Certes, ils ne transmirent pas à la postérité que des souvenirs aimables, et, il faut en convenir, dans leurs disputes avec leurs contemporains, ils n'eurent pas toujours un rôle glorieux. Ils se plaisaient, semble-t-il, dans la discorde, et lorsque Guy Patin (qui, d'ailleurs n'eut rien à lui envier à ce sujet) laissait entendre dans ses lettres que Riolan (le fils) avait mauvais caractère, il se pourrait bien qu'il eut raison.

Leur vanité n'était pas négligeable, et peu leur importait l'expérience. Eussent-ils constaté les faits, qu'ils les auraient dénaturés par les sophismes qui étaient si chers à tous les érudits de l'époque, et avec lesquels ils jouaient, avec une rare virtuosité.

L'absolutisme de leurs idées et de leur caractère ne se manifesta pas que dans le domaine scientifique, et ils eurent bien souvent maille à partir avec leurs contemporains, dans des discussions plus terre à terre. Les torts ne furent pas toujours de leur côté et ils ont eu le mérite, de diminuer aux yeux du public le crédit des barbiers, chirurgiens et autres paramédicaux, qui exerçaient impunément, au grand dommage de leurs concitoyens.

Par contre, le bon droit de Riolan (le fils) fut moins évident, lorsqu'il s'opposa de tout son pouvoir à l'adoption des nouveautés géniales enseignées par Harvey et Pecquet.

Traditionnaliste dans l'âme, et s'appuyant pour formuler le moindre avis, voire, en pensées, sur l'autorité des classiques, il ne pouvait supposer vraie une découverte, les contredisant aussi formellement que la circulation du sang.

On lui doit cette excuse, qu'il était soutenu, à cette époque par la Faculté tout entière, et son obstination à nier les faits, ne doit pas nous étonner.

Il ne se trouva « Aucun homme qui eut atteint l'âge de quarante ans, pour adopter la doctrine de Harvey. Elle dut faire son chemin sous la sauvegarde des esprits jeunes et sans prétention. »

On était si loin de la méthode expérimentale et déductive ! La base de la médecine, son essence et sa philosophie, il fallait les trouver, dans un fatras d'adages nébuleux, reliquats des doctrines ésotériques de l'antiquité.

Les connaissances en anatomie et en pathologie découlaient directement des travaux d'Hippocrate, Aristote et Galien, qui constituaient les sommités intangibles, dont chaque mot était oracle. Il suffit d'ouvrir n'importe quel ouvrage de l'époque, et l'on se rend compte du peu de précisions apportées; par contre, on y dispute à perdre haleine, sur des idées et des mots philosophiques, citant l'avis de chaque auteur et le commentant longuement. Ce sont œuvres de scholasticiens, sans aucun soutien d'ordre scientifique vrai, et vouées à l'oubli par leur vanité.

Les deux Riolan se perdent d'ailleurs dans leurs introductions et leurs chapitres d'interprétation, dans des discussions analogues. Mais leurs descriptions anatomiques, qu'ils eurent l'éminent mérite de faire, après avoir disséqué eux-mêmes, ne laissent rien à désirer, quant à la précision et la concision. C'est la seule matière où Riolan fils, se soit écarté de l'enseignement reçu

« Etant donc fondé sur la longue expérience...

Je n'ai point eu égard aux opinions des anatomistes, mais au contraire, j'ai hardiment exposé mon jugement. »

Préface de l'Enchiridion.

En somme, on peut reprocher à ces deux hommes leur esprit de routine et de partialité, et l'aversion qu'ils manifestèrent à priori contre toute innovation, mais il faut leur rendre justice pour leur érudition entachée de pédantisme, mais réelle, et pour l'appoint qu'ils ont fourni en essayant de vulgariser parmi les médecins de leur époque, le goût de la précision, et d'un enseignement basé sur la réalité.

JEAN RIOLAN, premier du nom

Il naquit à Amiens en 1538. Passa sa licence en 1568, et fut nommé Docteur en 1574, à la Faculté de Paris, dont il fut doyen en 1586.

Il était très instruit et d'abord agréable.

« Homme savant et affable », assure Guy Patin.

Son érudition prodigieuse lui valait une grosse réputation. C'était, paraît-il une « bibliothèque vivante ». Il parlait couramment plusieurs langues européennes. Il travaillait « en plein jour, au milieu de l'été, portes et fenêtres fermées, à la lumière de la bougie. »

Il est peu probable que dans ces conditions il se soit livré à la dissection des cadavres ! Son éducation était toute livresque. Les sciences exactes n'existaient pour ainsi dire pas ; et la formation intellectuelle était toute constituée par les humanités. Les médecins d'alors parlaient grec et latin, et leurs cours, leurs œuvres sont entièrement rédigées dans ces langues et émaillés de citations innombrables.

Quelques auteurs récents, comme Vésale, avaient bien apporté quelques nouveautés, mais l'idée ne serait venue à personne, à la fin du XVI^e siècle, de discuter les vieilles Doctrines, la galénique surtout :

L'homme formé des quatre éléments constitutifs de la matière : « le chant, le froid, le sec et l'humide » est un « microcosme » dans lequel on distingue un monde divin, qui est l'âme et un monde élémentaire, qui est le corps ; un lien entre eux, le *spiritus*.

Ces éléments se contrebalancent dans l'organisme, chez l'homme type, et la prédominance de l'un ou de l'autre constitue un tempérament, qui n'est que la résultante des quatre « qualités premières ».

Le corps baignait dans quatre humeurs ; le sang, la bile, le phlegme et la mélancholie (Il en fallait quatre pour correspondre avec quatre états de la matière).

Les deux premières étaient faciles à mettre en évidence, le phlegme représentait probablement les sécrétions muqueuses quant à la mélancholie « elle était comme la terre froide et sèche, sa consistance était épaisse et limoneuse. »

D'où quatre tempéraments correspondants. Et de là découlait toute la pathologie. D'ailleurs, l'anatomie était plus avancée, car il est inutile de l'interpréter, et Galien a décrit assez exactement les os, la plupart des muscles et des viscères.

Tels quels, ces principes légués par l'antiquité étaient considérés comme respectables, et Riolan, très attaché à la Faculté, l'aida à triompher des médecins disciples de Para-

celse. Il faut lui en rendre grâce, car avec eux, l'on s'éloignait davantage encore, des méthodes expérimentales.

Dans les écrits de Paracelse (1493-1541), on ne trouve qu'un fatras, monument d'élucubrations ombreuses datant du Moyen Age : mélange de sorcellerie, de superstitions de toutes sortes, embrumées par une folie de mysticisme.

« La médecine doit être étudiée dans le très haut livre de la sagesse, c'est-à-dire en Dieu », et plus loin « Le corps en effet, n'est pas médecine, c'est la terre. » La plupart de ces divagations sont totalement incompréhensibles. Il ne se contentait plus des quatre éléments constituant la matière, mais subdivisait encore chacun d'eux en trois parties : le sel, la résine (ou soufre) et la partie liqueuse ou mercure (vif argent). Là-dessus venait se greffer l'astrologie : chacun possède une effigie astrale antérieure, à laquelle doit correspondre le remède prescrit par son effigie propre.

On peut aller loin dans cette voie ; par contre, « disséquer est une méthode de paysan, il faut pénétrer bien plus avant dans l'intime composition de l'homme ».

Si encore toutes ces vues de l'esprit avaient été inoffensives ! Mais les remèdes des Paracelsistes étaient loin d'être sans danger (le mercure, en particulier, était fort ordonné), et il ne manqua pas de « pauvres malades » dûment envoyés par leurs soins dans un monde effectivement immatériel.

Riolan qui avait été nommé Doyen de la Faculté, en 1586, fut chargé par ses confrères, d'examiner les écrits de

Quercetan, Libanius, Pierre Pommier et Harvet, lesquels tendaient à remplacer l'autorité de Galien par celle de Paracelse, et publiaient des écrits sacrilèges, les doctrines hermétique et spagyrique.

Il rédigea un rapport dit « AntiHarvet ». La compagnie se montra fort satisfaite et lui fit cadeau d'une salière d'argent, sur laquelle il était écrit « *Facultas saluberrima hoc me munere donavit* ». Ceci en 1603. Riolan devait mourir trois ans plus tard, et son fils prit en main ses rancunes.

Les Paracelsistes cessèrent vite, du reste, de lui causer des inquiétudes). Pendant toute sa carrière, Riolan de plus, lutta pour empêcher l'envahissement du domaine médical par des comparses, des « paramédicaux » dont la science était souvent embryonnaire et les prétentions sans bornes. Barbiers, sages-femmes, moines, possédaient tous la vertu de guérir, par les moyens les plus curieux. Il faut mettre à part les chirurgiens, pour lesquels la Faculté affichait le plus profond mépris, mais qu'elle ne devait pas tarder à redouter davantage. Ceux-là ne parlaient pas latin, et c'était alors impardonnable, et puis ils disséquaient (et leur science de l'anatomie devait faire « rougir de honte » plus tard le propre fils de Riolan). C'était là métier d'artisan, impropre à gens respectables.

Certains pourtant avaient du mérite. Ambroise Paré n'évita, pas plus que les autres, les sarcasmes de Riolan, malgré sa valeur professionnelle et son honnêteté.

Deux libellés furent écrits en 1577 « pour corriger l'audace de certains chirurgiens qui ne peuvent parler correctement, et sont incapables de se taire. »

Ses publications furent nombreuses, et sa compétence s'étendait à d'autres sujets que la médecine.

Il donna une histoire naturelle, un commentaire des livres de Fernel, une thérapeutique, une chirurgie qui ne parut pas en France. Son œuvre anatomique ne fut colligée et éditée qu'après sa mort et par les soins de son fils.

Celui-ci, fort respectueux et de semblables tournure d'esprit, continua et perfectionna son enseignement en y ajoutant un élément nouveau : la dissection.

JEAN RIOLAN Fils

Il naquit à Paris en 1577.

Ses études dès leur début furent dirigées par son père et son oncle Simon Piètre, qui faisait également partie de la Faculté. Il s'orienta naturellement vers la médecine, et les appuis tout puissants, qui lui étaient concédés, ne furent pas sans effet sur la rapidité de sa réussite.

Bachelier, il fut nommé bientôt archidiacre des Ecoles; les fonctions correspondaient à peu près à celles des procureurs d'aujourd'hui. L'archidiacre était chargé de la surveillance du matériel préposé aux cours d'anatomie, et bien entendu des cadavres. En effet, si le professeur chargé des leçons ne disséquait pas lui-même, comme il se faisait habituellement, il était assisté d'un aide, chirurgien par exemple, chargé de la partie manuelle du travail; parfois, c'était l'archidiacre qui remplissait cet office. Ce dernier était responsable et il arriva qu'il dût démissionner à la suite d'un vol de cadavre (Il était alors fort difficile de se procurer matière à dissection et les chirurgiens et barbiers, qui de leur côté, en manquaient, n'hésitaient pas à s'en assurer ainsi. En 1615, fut rendu un arrêt, interdisant au lieutenant cri-

minel du Chatelet de livrer des corps aux barbiers sans l'autorisation du Doyen de la Faculté).

Comme de nos jours, cette place était assez enviée, malgré les responsabilités qu'elle entraînait, mais la désignation de l'archidiacre, se faisait sur vote de ses camarades, et Riolan ne pouvait, là, compter que sur les sympathies qu'il inspirait. Aussi ne fut-il point choisi. Qu'à cela ne tînt, son père et son oncle, firent casser l'élection, et ce fut grâce à un passe-droit qu'il obtint sa première dignité médicale. Il fut nommé Docteur, en 1604 le 1^{er} juillet. Ce fut Simon Piètre qui lui conféra son titre. Il obtint encore la faveur d'être dispensé des droits, qui se montaient à 180 livres. Dès lors, les charges officielles, ne lui firent pas défaut. Il remplit les fonctions de médecin du Roi et premier médecin de la Reine, Marie de Médicis, qu'il suivit dans son exil momentané. A la Faculté, il fut de bonne heure chargé des Cours d'Anatomie (en 1608) en même temps que de botanique et de pharmacie.

C'est André de Laurens, de la Faculté de Montpellier et premier médecin de Henri IV, qui obtint pour lui, cette nouvelle chaire royale (Hazon). Mais aucun abri ne lui était réservé pour son enseignement, et il ne commença qu'en 1622 (nous verrons à ce sujet, l'altercation qu'il eut avec la compagnie et le procès qui en découla).

Il fut Doyen de Faculté et Professeur au Collège de France, où lui succéda Guy Patin en 1654. Cette institution,

qui datait de François I^{er} voyait son succès grandir. On y enseignait la médecine depuis Vidius (1542-1547). D'abord, rival de l'Université, le Collège Royal fut protégé par un arrêté du Roi, en 1633, qui fit taire chacune des parties.

Riolan, malgré ces charges publiques, menait une vie fort simple. Le titre de médecin, équivalait alors à un titre de noblesse, et ils étaient fort bien reçus. Souvent d'ailleurs, ils n'abusaient point de la fréquentation des personnes puissantes et de haute naissance, et préféraient rester entre eux, fiers de l'indépendance de leur profession. Ils se contentaient des revenus modestes de leur clientèle, plutôt que de marcher dans le sillage des grands et d'abdiquer leur dignité pour devenir courtisans.

Riolan et son grand ami Guy Patin, si tant est que ce dernier eût été susceptible d'affection, passaient la majorité de leurs loisirs, à l'étude. Ils étaient, celui-ci surtout, des bibliophiles éclairés, et collectionnaient avec amour les magnifiques éditions de Hollande et d'Allemagne, qui leur sont contemporaines.

Guy Patin, alors qu'il était correcteur d'imprimerie, fut remarqué par Riolan, qui en fit son élève, intéressé par son intelligence et par son esprit, il l'encouragea et protégea ses études

Son élève, lui fut reconnaissant, dans une certaine mesure, et pour ce qui est du domaine scientifique, il respecta

toujours scrupuleusement les principes qui lui avaient été inculqués, sans en omettre l'esprit routinier.

Dans sa correspondance par contre, il se montre parfois plus irrévérencieux et ne se gêne pas pour traiter sévèrement son ancien Maître « Riolan le père était un bon Picard doux et savant, mais celui-ci est un homme acre, qui ne savait épargner ni pardonner à personne, qui malit amicum perdere quam verbum. » (Lettre 23 juillet 1649). Ses ouvrages mêmes, qui sont fort estimables, ne trouvèrent pas toujours grâce devant ses yeux ; voici comme il parle de l'Autropographie : « Je vous conseille de ne lire de ce livre-là, que la table que j'en ai faite ».

Il peut être pardonné à Guy Patin, en faveur de son esprit qui était brillant, et qu'il renonçait difficilement à faire valoir, même au dommage de ses amis (étant donnés ses goûts pour la satire et la querelle, il n'est pas étonnant qu'il ait été porte-parole attitré de la Faculté lorsqu'elle attaqua l'établissement et les institutions de Theophraste Renaudot).

Les médecins de la Faculté de Paris étaient peu nombreux et constituaient vraiment une grande famille où régnaient l'entente et la cordialité. Dans les réunions, chacun, sans distinction de grade universitaire, pouvait prendre la parole. Chacun pouvait élire les dignitaires, ou se présenter lui-même comme candidat. Les principes que chacun alors respectait scrupuleusement méritent notre respect pour la dignité et la haute moralité dont ils sont empreints. « Nul

n'ira voir un malade s'il n'y est expressément invité ». Les jeunes (ceux qui étaient nommés depuis moins de dix années) devaient dans les assemblées témoigner de leur respect pour leurs aînés, lesquels par retour leur devaient être bienveillants. Les secrets des malades étaient considérés comme inviolables, sous quelque prétexte que ce soit. Les consultations autour du lit du malade étaient fréquentes. Riolan travaillait souvent en compagnie de Patin, Moreau, Nicolas Piètre.

« En 1615, sur une plainte des médecins de Provins contre un pharmacien, le jugement en fut référé à la Faculté laquelle commit l'examen des drogues de cet homme à quatre de nos plus excellents docteurs qui furent jamais, à savoir Nicolas Piètre, Jean Riolan, Du Chemin et Gaspard Broyer. Ils improuvèrent les drogues de cet homme et les jugèrent vénéneuses. »

(Discours de G. Patin contre Chartier)

Ce qui était bien possible, en somme : les produits utilisés alors comme médicaments étaient effroyablement complexes, et on les préparait avec un nombre considérable de corps hétéroclites.

Beaucoup en comptaient plus d'une cinquantaine. Il en était de tout ordre : animal, végétal, chimique. Les derniers surtout furent sujets à critique, par les abus qui avaient été commis avec eux. Les empoisonnements nombreux par le mercure et l'antimoine nous font comprendre l'aversion

qu'eurent longtemps pour eux les prudents docteurs de la Faculté, — dont Riolan n'était pas le moins timoré.

Sa thérapeutique reposait sur quatre grandes médications, dont il s'écartait peu :

Lavement, purgation, saignée, régime alimentaire.

Au moins avait-elle le mérite d'être souvent inoffensive, et les résultats qu'elle donnait ne devaient pas être, la plupart du temps, tellement néfastes.

Riolan avait une excellente réputation ; sa probité médicale était parfaite et sa clientèle fort étendue. Il se consolait par son travail des déboires que lui causèrent ses fils, dont l'un devint avocat et l'autre entra dans les ordres ; son affection se reportait sur l'élève qu'il avait choisi.

Il mourut en 1657 de la « maladie de la pierre ».

Il était malade depuis 1654, et Guy Patin dans sa correspondance avec Spon nous fournit quelques détails sur la fin de sa carrière et ses derniers moments.

Depuis déjà plusieurs années, il souffrait de lithiase vésicale. « La maladie de la pierre » — cette affection était très fréquente et l'on trouvait d'habiles chirurgiens qui menaient à bien la faible hypogastrique. C'est ainsi que Riolan fut taillé deux fois en 1641 et 1642.

Douze ans plus tard, il était affecté d'une ophtalmie purulente (Léon Le Fort), se sentait fatigué et abandonnait sa charge de Professeur au Collège Royal en faveur de Guy Patin (Dans Guy Patin, par Pierre Pic, on trouve un fac-

simile de l'aïche annonçant son cours inaugural), celui-ci s'en montre fort satisfait.

« Monsieur Riolan le bon homme se sentant fort vieux et presque accablé d'un fardeau que l'on dit être ipso aetua gravivs, n'a choisi inter multos alios pour me faire avoir sa charge de Professeur Royal, ce qui est heureusement accompli » (Patin, par F. Larrieu, 1884).

Malgré son égoïsme accoutumé (peut-être parce qu'il en devait hériter), Patin allait voir son vieux maître et lui donnait des conseils que celui-ci ne suivait pas toujours.

« M. Riolan le bon homme est en grand danger : il pisse beaucoup de sang, il n'a pu se réduire à vivre sobrement et à mettre beaucoup d'eau dans son vin. Quand je l'en avertissais, il me disait qu'il avait l'estomac vigoureux et accoutumé au vin, que celui qu'il buvait était de Bourgogne, du vin vieux de trois ans, et qu'il n'était pas besoin d'y mettre de l'eau, qu'il était doux comme du lait, que je ne vivrais jamais tant que lui, à cause que je mettais trop d'eau dans mon vin » (février 1657).

La fin de Riolan fut assez triste. Il était devenu grabataire et les confrères l'avaient presque abandonné. Guy Patin dit de lui que : « quasi percussam gerebat mentum ». Ce qui était une excuse pour le délaisser.

Il avait dédié à son élève et ami son dernier ouvrage, l'Enchiridium, et avait l'intention de le faire son héritier. Se

ravisa-t-il ensuite ? Toujours est-il que Patin n'eut rien de plus et que d'ailleurs il en montra une certaine amertume.

« Les vieilles gens sont d'ordinaire oublieux et négligents » (Pierre Pic), écrit-il après la mort de Riolan, qui survint en 1657.

Sa vie durant et tout en fournissant un labeur écrasant, avec sa clientèle, ses cours, les multiples éditions de ses ouvrages. Il ne cessa de combattre pour ses prérogatives et celles de la Faculté.

Acharné à faire triompher son bon droit ou ce qu'il pensait tel, et les idées traditionnelles qu'avec une certaine étroitesse d'esprit, qu'il jugeait inattaquables, il ne fut pas toujours heureux dans ses disputes. Celle qu'il soutint contre Harvey, entre autres, fit longtemps oublier les services qu'il avait rendus à l'anatomie, tellement elle mit en évidence, aux yeux des générations ultérieures, son obstination et sa partialité.

Sitôt reçu son titre de Docteur, il prit en main la cause de son père contre les Paracelsistes. Il fait déjà preuve d'une révoltante partialité lorsqu'il écrit, parlant de Paracelse et d'Amatus Lusitanus que « Ces deux hommes sont trop peu considérables pour ajouter foi à ce qu'ils disent, car l'un étant juif et l'autre athée, nous pouvons les mettre au rang des imposteurs ». De fait, ceux-ci prétendaient avoir formé un petit corps humain en mettant en présence dans une fiole, « de la semence de l'homme avec du sang menstruel de

femme ». Ce n'est pas parce que, scientifiquement, le fait rapporté lui semble impossible qu'il n'y croit pas, c'est à priori à cause du manque d'autorité de ces auteurs.

Cette secte ne tarda pas d'ailleurs à disparaître et Riolan avait des préoccupations personnelles. Il commençait en 1607 à publier son antropographie et, bientôt nommé professeur, entreprenait de commencer ses cours.

A ce moment, les locaux réservés à l'enseignement de la Faculté se résumaient à peu de chose et Riolan tenait à pouvoir disséquer publiquement. Il fallait donc un abri et un matériel suffisant et rien n'existait de tout cela. Cependant un effort avait été fait : En 1608, des lettres patentes de Henri IV avaient exproprié Evan, propriétaire d'une maison, rue de la Bûcherie, afin de l'acquérir à la Faculté. Evan avait bien protesté, fait appel au Parlement, mais celui-ci avait décrété qu'il y avait nécessité publique, et maintint l'expropriation. La même année fut désignée une commission pour dresser les plans du nouvel amphithéâtre. Et l'on disputa... en 1614 rien encore n'avait été fait. Une somme était cependant allouée à la Faculté, pour ce qu'elle jugerait utile, et ce, depuis Charles IX. Mais l'Etat avait dû faire face à des dépenses plus urgentes, et la somme dûe n'était parvenue que bien irrégulièrement. Riolan, en compagnie de Charles, un autre professeur, n'en présenta pas moins une requête à la Faculté, puis une assignation en justice. On leur conseilla officieusement de retirer leur plainte, ce qu'ils firent. Mais

leur réclamation avait porté cependant, et en 1619 des constructions s'élevèrent.

Les leçons ne furent commencées qu'en 1622. Au cours inaugural se produisit un incident. L'amphithéâtre fut envahi par des hommes armés parmi lesquels se reconnaissaient des chirurgiens et des barbiers, et qui prirent d'assaut la salle, malgré la résistance des occupants. Ils s'emparèrent du cadavre qui servait à la démonstration et le traînèrent dans les rues. Il y eut à la suite de cette bagarre, une intervention de la justice et les instigateurs en furent punis.

Un peu plus tard allait survenir une découverte appelée à bouleverser profondément la médecine et à rajeunir les vieilles doctrines usées. En 1628, Harvey, médecin du Roi d'Angleterre publiait un ouvrage « de motu cordis et sanguinis ». Ce n'était pas la première fois que la vérité était entrevue et Michel Servet, presque un siècle auparavant; Vésale, à la fin du XV^e siècle, avaient commencé à battre en brèche les affirmations de Galien.

On était arrivé à s'accommoder quand même des vieux principes, sans trop tenir compte des nouvelles données qui embarrassaient le problème. Mais Harvey construisit un système entier, qui se suffisait à lui-même et qui était basé sur des expériences physiologiques précises faites sur l'animal vivant (chiens, porcs, et animaux à sang froid, poissons, grenouilles). Il fut jugé immédiatement comme un dangereux novateur. Dans son entourage, on le considérait comme n'é-

tant pas normalement équilibré, comme un « cerveau fêlé » (Chauffard, 26 mai 28). On se défiait de lui et sa découverte lui fit perdre une partie de sa clientèle.

En France, Riolan et son confrère Guy Patin furent ses adversaires les plus acharnés. Ils avaient alors une grosse notoriété et Harvey, qui d'habitude, ne prenait pas garde aux attaques, répondit pourtant à celles-ci. Nous verrons dans le « discours sur la circulation », les arguments boiteux sur lesquels ils appuient pour réputer Harvey et les combinaisons qu'ils sont obligés d'imaginer pour rendre leur propre système à peu près vraisemblable. Ils firent si bien que la thèse nouvelle ne fut acceptée officiellement par la Faculté qu'en 1663, alors que Fagon était premier médecin du Roi. Il fut alors créé une chaire spéciale à seul effet de l'enseigner.

Ce qui rendait Riolan plus âpre encore à cette lutte, c'est que la doctrine d'Harvey était admise, prônée et admirée par les ennemis avoués de la Faculté de Paris, par Renaudot et la plus grande partie de l'Ecole de Montpellier, et l'injustice dont il fit preuve fut telle que bien certainement cette raison là aurait été suffisante.

Théophaste Renaudot avait comme ville natale Loudun. Il était fils de parents protestants et c'est beaucoup pour cette raison qu'il fit, après de fortes humanités, ses études médicales à Montpellier. Il y avait alors dans le Midi un fort noyau de protestants et il se produisait un courant

d'opinions et d'échanges intellectuels fréquents entre coréligionnaires.

Et puis, alors qu'à Montpellier ils étaient fort bien reçus, à Paris, au contraire, la Faculté refusait, à moins de conversion, de consacrer leurs études.

Renaudot avait pris connaissance des sciences chimiques, dont les Arabes avaient été les importateurs, et il fit usage dans sa thérapeutique des sels d'antimoine, tant redoutés des docteurs de Paris et qui devaient contribuer à la mésestante qui advint plus tard.

Mais Renaudot, bien que son activité débordante et son désir réel d'être utile à l'humanité l'eussent poussé à un plus vaste champ d'expérience, s'en serait tenu à exercer dans sa ville natale, s'il n'eut fait la connaissance et conquis l'amitié du Père Joseph. Celui-ci, déjà presque tout puissant à la Cour, l'engagea vivement à s'établir à Paris, et lui promit son appui auprès du Roi. Ce fut dans le même temps que par l'intermédiaire de l'« Eminence Grise » il connut Armand Du Plessis, évêque de Luçon, qui ne devait pas tarder à prendre en main les destinées du pays.

Cependant il ne quitta définitivement Loudun pour Paris qu'en 1625. Il était médecin du Roi depuis 1612, mais n'en continuait pas moins à exercer la médecine parmi ses concitoyens. Il avait du reste, au milieu d'eux, une réputation de valeur et d'humanité.

A Paris, il devait, par la protection de Richelieu, mettre

à exécution la plupart de ses vastes projets, et ce n'est qu'à la mort de son protecteur que l'Université, qui l'abhorrait, put se débarrasser de sa concurrence et du tort qu'il lui portait.

Pour avoir sa liberté d'action et sous l'instigation du Père Joseph, Renaudot s'était fait catholique en 1628. C'était aussi dans l'espoir que ses enfants qui étudiaient à la Faculté, n'y seraient pas inquiétés.

Sa première innovation, ce fut un Bureau d'Adresse, où se faisait une publicité commerciale, destinée à trouver des emplois aux ouvriers et artisans indigents. Les renseignements et les annonces étaient gratuits pour les pauvres, les autres devaient payer trois sols.

C'était là une œuvre vraiment philanthropique, car les petites gens étaient souvent fort misérables.

Bientôt après (en 1631) il institua sa gazette, premier journal périodique où devaient collaborer plus ou moins officieusement Louis XIII et le cardinal de Richelieu. Il adjoignit à son bureau d'adresse un Mont de Piété (il n'en fut pourtant pas l'inventeur, et on en comptait déjà plusieurs en Italie).

Bien entendu, ces préoccupations d'ordre social n'entravaient aucunement son activité médicale. Il établit des conférences destinées aux étudiants et ouvertement concurrentes des cours de la Faculté. Rien d'étonnant, somme toute, à ce que cette compagnie y prit ombrage. Surtout que Renaudot ne manqua pas de grouper autour de lui, ne pouvant seul

suffire à un tel labeur, des médecins étrangers à Paris, issus pour la plupart de Montpellier. Bien plus, il obtint l'autorisation par lettres patentes de Louis XIII d'établir des « fourneaux » dans ses locaux, c'est-à-dire un laboratoire ; et en 1640 il créait des « consultations charitables pour les pauvres malades » où ceux-ci recevaient gratis des soins et des médicaments. Et, comble d'horreur, parmi ces médicaments figuraient en bonne place des produits d'ordre chimique et, particulièrement, l'antimoine.

On voit donc que Renaudot avait fondé une véritable école, rivale souvent heureuse de la Faculté véritable, fréquentée par nombre de médecins étrangers, provinciaux voire parisiens. On conçoit du reste la vogue dont elle ait bénéficié, étant donnés la largeur d'esprit de ses dirigeants et leur amour des idées nouvelles et du progrès. On y adoptait avec enthousiasme les doctrines d'Harvey et de Pecquet, et Renaudot avait l'espoir, grâce au réservoir de malades que ne fournissaient ses « consultations charitables », de fonder une nouvelle méthode d'enseignement basée sur l'examen et l'expérimentation, ce qui en somme constitue la clinique.

La Faculté, lésée non seulement dans ses prérogatives matérielles, mais aussi dans ses théories les plus chères, ne tarda pas à s'émouvoir.

Mais le puissant appui de Richelieu devait protéger Renaudot contre sa vindicte. Elle ne put agir que sur les fils,

alors étudiants, à qui elle fit renoncer par écrit, s'ils voulaient continuer leurs études, aux institutions et aux théories de leur père.

Riolan et Patin étaient fort en colère. Ils le firent bien voir, et, à la suite de l'établissement des « Fourneaux » et « consultations charitables » ils s'adressèrent à Bouvard, premier médecin du Roi et fort influent, pour essayer d'interdire à Renaudot d'exercer à Paris. Ils employèrent dans l'« *Advertissement* à Th. Renaudot » probablement écrit en collaboration les pires injures à son égard pour essayer de le discréditer. Ils arrivèrent à le mettre en procès, mais Richeheu veillait sur lui et la Faculté perdit (nous verrons bientôt à quelles calomnies ils eurent recours sans honte). En décembre 1642, Richeheu mort, la situation se renversa. La Faculté intenta à Renaudot un nouveau procès. Soutenue par le Parlement, elle gagna et les médecins de l'Université de Paris furent désormais les seuls à pouvoir exercer librement dans leur ville (1643).

Mais des tendances nouvelles étaient nées. Les idées inconnues la veille faisaient leur chemin et dix ans plus tard, si Riolan et Guy Patin restaient toujours fidèles à leurs vieux auteurs et toujours plus obstinés dans leur erreur, ils étaient nombreux ceux qui admettaient l'existence de la circulation et l'efficacité de l'antimoine.

En 1653, un manifeste parut, où elle était officiellement

reconnue au rang des médicaments autorisés; il était signé d'une quarantaine de médecins.

D'un autre côté, la Faculté de Montpellier prenait en main l'affaire de Renaudot. Les médecins qui en sortaient pouvaient, tout comme les autres exercer la médecine « urbi et orbi », pourquoi donc pas à Paris ? Pendant quelques années, Riolan et Courtaud, doyen de Montpellier, s'adressèrent alternativement des libellés venimeux sous le couvert du titre « Eloges de la Faculté ».

Riolan ne craint pas de jouer sur le nom de Courtaud l'appelant « chien de Tourne Broche ». L'autre répond bientôt et, s'étonnant qu' « ayant ouvert tant de centaines et de milliers d'hommes, il n'ait su découvrir la circulation du sang », il se montre assez sévère à son égard « esprit médissant, plein de fiel, rempli de l'estime de soi et du mépris des autres ». Mais Riolan était alors âgé et fatigué par son travail tenace et la dispute s'arrêta.

L'Université de Paris avait cependant gagné l'escarmouche, et restait seule à pouvoir exercer à Paris.

L'Œuvre des RIOLAN

Les publications de Riolan (Premier du nom) furent nombreuses. Sa vie durant, il s'agit surtout de petits libellés de polémique contemporaine. Il en voulait, surtout aux barbiers et chirurgiens et la plupart sont dirigés contre eux.

« Ad castigandam quorundam chirurgicorum, audaciam, qui nec possunt tacere, nec bene loqui », dans laquelle il formule des maximes évidentes, qui sont destinées à mettre en valeur les véritables docteurs au détriment des vulgaires opérateurs.

Un médecin ne doit pas seulement être expert dans l'art de guérir, il doit encore être un homme bon.

Cette maxime ne lui était pas particulière et ne l'empêchait pas d'avoir bec et ongles. Mais il accable ses adversaires de son mépris souverain. « Les chirurgiens et barbiers font en sorte qu'on ne les distingue plus des véritables médecins. Il importe pourtant « ut scientem ab operatore distinguant ». Certes, mais il est dommage que cette « science » sous sa plume ne veuille aucunement signifier instruction professionnelle, mais seulement humanités. On voit du reste par l'opposition qu'il marque entre « celui qui sait » et

« celui qui opère » que pas un instant il ne suppose qu'ils puissent se confondre en une seule personne.

D'autres articles, ce n'était en somme pas autre chose, la diffusion et la vulgarisation seules différant de celles des journaux, s'adressent au public. Il s'indigne avec véhémence de la confiance que l'on concède à ces imposteurs « puisque leurs interventions ne se basent sur aucun principe de l'art, ni aucune expérience dans la guérison des maladies, mais seulement sur les principes d'une invraisemblable philosophie et philologie. Et de tels gens peuvent formuler des centaines de remèdes et sont considérés comme les princes de la chirurgie ? »

(*pro vetori dignitatae medicinae apologia philosophica*, 1577).

Il cherche à inculquer au moins au malade de demander un contrôle médical.

« Adonc, la chirurgie est subordonnée à la médecine tout autant que la pharmacie... et le chirurgien ne peut opérer ni enseigner sans le secours de la médecine ».

Beaucoup plus tard, en 1606, il faisait des reproches analogues aux Alchimistes, autrement dit les Paracelsistes.

« *Ad Libanii maniam responsio pro censura scholae parisiensis contra Alchymiam lata.* »

Ce fut le rapport qui condamnait leurs écrits et leurs remèdes et qui mit en joie la Faculté de Paris.

Au point de vue scientifique, il donna :

En 1571 : *Riolani de primis principiis rerum naturalium*.

En 1578 : *In libros Fernellii commentarii*.

Puis presque aussitôt :

Methodus generalis bene medendi.

En 1598 : *Universæ medicinæ compendia*.

En 1601 : *Chirurgia*, éditée à Leipzig.

Toutes ces œuvres, fort vastes, comprenant une anatomie, de nombreuses discussions philosophiques, une physiologie, une pathologie, une thérapeutique, une chirurgie furent éditées par son fils en 1610 à Paris.

« Joannis Riolani Ambiani medici parisiensis viri clarissimi opera omnia ».

« Revue et corrigée de la dernière main de l'auteur ».

Dans sa préface, il explique longuement l'utilité de l'anatomie « principe et fondement de toute la médecine ».

Il s'agit évidemment d'une discussion fort abstraite et il accumule avec soin, par une compilation savante, les opinions très autorisées des vieux maîtres de la médecine (nous verrons déjà une tendance chez son fils, dans l'*enchiridium* et sur un sujet analogue, à concrétiser davantage, et à produire des œuvres plus faciles à comprendre et à enseigner). L'argumentation est très fournie et ce sont des morceaux d'éloquence admirablement composés, mais absolument vides.

L'anatomie peut être apprise de trois façons « par l'enseignement, par l'examen et par la dissection », Galien d'ailleurs s'en était servi, et c'était suffisant.

« Pour avoir un corps propre à la dissection, plusieurs conditions sont nécessaires, ut sit mortum non vivum ! » (!!)

« En état de bonne conservation, pas trop gras et qu'il soit mort plutôt par l'œuvre de l'eau que par la pendaison... etc » (en effet on n'avait alors comme cadavre que ceux des accidentés et des exécutés quand ils n'étaient pas brûlés).

C'est alors que commencent ses chapitres techniques, chacun d'eux étant lui-même précédé d'interminables introductions par exemple : avant sa myologie.

Pour engager à lire cette description des muscles, où leur utilité est démontrée : sur leur nature ; sur leur action et ce qui produit cette action elle-même ; sur le mouvement et la tonicité musculaire ; sur les tendons.

Avant leur étude particulière, il croit encore nécessaire de se couvrir de l'autorité de Galien « placet imitari ordinem a Galeno praescriptum ».

Il avait certainement devant lui, pour ses descriptions, une préparation anatomique, sans doute faite par un aide : c'est ainsi qu'il décrit volontairement les muscles et la ceinture scapulaire avant ceux du larynx, de la langue et du cou, car « il faut couper les masses venant de la mastoïde, celles du trapèze, du rhomboïde, etc... pour les apercevoir ».

Il passe ensuite au bras, thorax, diaphragme, lombes, abdomen, vessie et les testicules, dont il cite après Galien la sangle crémastérienne « qui relève les testicules pendant le

çoit et les aide à rejeter le sperme sortant difficilement à cause de l'étroitesse du méat ».

Muscles de l'anus, du pénis.

Tous ces chapitres de pure description sont très écourtés. Ceux sur les membres inférieurs sont plus documentés.

L'étude des vaisseaux se résume à un chapitre de généralités et à une description plus physiologique (telle qu'on l'entendait alors) qu'anatomique de la veine cave.

Un court aperçu sur « les nerfs qui sortent de la moelle épinière » et il passe à la splanchnologie.

Le cœur possède deux cavités : le ventricule gauche où débouchent la « grande artère » et « l'artère veineuse » et le droit où l'on trouve « la veine cave et la veine artérielle ». Il leur décrit des valvules, où l'on distingue de petits orifices. Entre les deux cavités se trouve une « paroi poreuse et percée d'un foraminentulus » afin que le sang puisse passer d'un ventricule dans l'autre. Nous verrons que cette opinion toute galénienne, sera soutenue par son fils, quelque trente ans plus tard, en opposition aux nouvelles théories d'Harvey.

Le foie est le réceptacle où le sang change de nature, s'enrichit et se transforme pour acquérir ses propriétés vitales et régénératrices.

Il décrit après les viscères, les organes des sens, puis l'anatomie de fœtus et la grossesse. Il termine son anatomie par un commentaire sur les quatre éléments.

« Comment les quatre éléments entrent dans la compo-

sition de notre corps... et comment ils s'entremêlent en nous. »

Dans son commentaire des livres de Fernel, Riolan nous parle avec beaucoup d'érudition des facultés de l'esprit, de l'immortalité, des causes mystérieuses, des choses, de l'essence du monde, du libre arbitre et se demande si l'on doit préférer la possibilité à l'action.

C'est un livre paramédical, où les sophismes et les syllogismes s'entremêlent abondamment.

Dans « La Physiologie » on retrouve les quatre humeurs » *quatuor humores, cum quatuor elementes, quatuor aetatibus et quatuor anni tempestatibus comparantur* »...

Calida et sicca bilis respondet igni; frigida et humida pituita aquae; melancholicus humor frigidus et siccus terrae et sanguis quia calidus et humidus, aeri ».

Ce qui étonne, c'est qu'à la fin du XVI^e siècle on ait pu prendre au sérieux des assertions aussi spécieuses, et avoir la prétention de baser là-dessus sans vérification évidemment impossible (et pour cause) tout un système de soi-disant science médicalé.

On se rend compte des progrès accomplis par Harvey lorsqu'il commença une expérimentation rationnelle et la vogue de ces deux méthodes, qui semblent être séparées par des siècles, s'est succédé en une trentaine d'années.

La pathologie, malgré tout, s'éloigne heureusement dans bien des cas de ces bases par trop immatérielles.

Cause des maladies, différenciation des symptômes (ébauche de diagnostic clinique).

Pour reconnaître si l'on est malade.

L'art d'étudier le pouls.

Le diagnostic des malades par l'analyse des urines (sur-tout leur quantité et leur couleur).

Sa « thérapeutique qui peut encore être appelée l'art de bien soigner » est subdivisée en deux parties, l'une de généralités « *generalis methodus* », l'autre traitant chaque cas « *particularis methodus* ».

« Le médecin appelé auprès d'un malade recherche la partie malade, le siège de la maladie, la cause et l'aspect de l'affection... parce qu'il est plus facile de guérir une maladie que de la reconnaître. »

Comment ? ce n'est pas embarrassant :

« *Enim remediis contrariis oppugnandus est, calidus frigidis, frigidus calidis* ».

et à celui qui a trouvé le genre de la maladie il ne sera pas difficile de trouver le remède approprié. En somme, il n'y a pas tant de différence avec les doctrines paracelsistes, qui pourtant étaient si déconsidérées à la Faculté.

Ensuite « du temps où il faut agir et de la dose » puis vient l'application de ces principes aux maladies classées par ordre de provenance, sang, bile, etc...

La méthode envisageant les cas particuliers donne la thérapeutique pour les affections classées par ordre anatomique.

(Les maladies de l'utérus comprises, où l'on trouve la môle hydatiforme « la femme pouvant en mourir à partir du quatrième mois »).

Dans sa chirurgie enfin, il traite des tumeurs contre nature, ulcères, blessures, fractures et luxations.

Jean Riolan (deuxième de nom) son fils, commença d'écrire de bonne heure. Les idées qu'il manifesta dès l'abord et qu'il continua de soutenir jusqu'à sa mort, sont systématiquement identiques à celles de son père, et c'est bien là un des reproches qu'on peut lui faire. Identiques à tel point que c'est peut-être à lui que fit allusion Molière lorsqu'il fit ainsi parler Diafoirus vantant son fils « sur toute chose, ce qui me plaît en lui et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine ».

Il n'osa s'écarter des sentiers tracés par ses prédécesseurs que dans les descriptions anatomiques. Il se rendit compte que pour apporter quelque précision il était nécessaire d'avoir sous les yeux une préparation et n'hésita pas à disséquer lui-même. Ce fut presque un scandale à la Faculté : il n'était pourtant pas le premier. Deux Italiens, Béranger de Carpi et Nicolas Massa, à Bologne et Venise l'a-

vaient précédé presque un siècle auparavant (1518). A Paris même, Charles Etienne, Sylvius et Vésale avaient suivi leurs traces et en 1536 était paru un fort bel atlas d'ostéologie.

Les dissections de Riolan étaient célèbres à juste titre en même temps que ses cours (il parlait en effet, « avec aisance, avec clarté, et une érudition sans égale »), mais ses contemporains lui en firent grief pendant longtemps, le chahannant même à l'occasion :

« Oster cordeau dessous la gorge
A maint misérable pendu
A qui le cas était bien dû
Pour avoir trop servi les grippes
Se faire voir fressures, tripés,
Cervelle et chair sous Riolan

(Louis de Fontenette).

et il croit devoir se justifier lui-même dans la préface de l'enchiridium, en même temps qu'il se plaint amèrement de l'ignorance de la plupart des médecins vis-à-vis de la compétence des chirurgiens.

» Comme son père et même plus que lui encore, il publia des écrits polémiques.

Le premier parut en 1606.

Censura demonstrationis Harveti pro veritate Alchymiae, qui fait suite à celui de son père sur le même sujet et chorus avec lui.

En 1613, à propos d'une dispute avec Habicot, il publia une gigantomachie pour répondre à une gigantostéologie,

En 1618, dans une requête adressée au Roi Louis XIII pour l'établissement à Paris d'un Jardin Botanique, il fait déjà preuve d'une platitude qui est un modèle de genre pour une adresse à un souverain et qui n'a de comparable que celle qu'il n'hésite pas à montrer en 1641 à l'égard de Bouvard, premier médecin du Roi. Cet « *avis* à Théophraste Renaudot *»* mérite d'attirer notre attention. Il n'est pas certain que Riolan l'ait composé tout entier et les injures qu'il contient pourraient bien être sorties de l'encrier de son compère Guy Patin.

Le libellé est adressé à Bouvard près de la science duquel s'il faut l'en croire Hippocrate, Democedes, Galien lui-même n'étaient qu'ignares médocastres. La Faculté tout entière se prosterne aux pieds de ce grand homme transfiguré de gloire.

Il glisse alors dans une oreille qu'il espère complaisante : « *Je vous supplie, Monsieur, de considérer les reproches que nous fait Renaudot...* »

« *Nous voyons à grand regret ces charlatans sous prétexte de médecine, impunément voler la bourse et bien souvent tuer les pauvres malades par leurs remèdes (allusion directe à l'emploi de l'antimoine fort en honneur aux consultations charitables). Et qui pis est, la plupart de ces gens là mènent une vie débordée, fréquentant les bordels pour faire gagner du mal aux uns et aux autres, et s'acquérir de la pratique et aux femmes et aux filles des poudres et breuvages abortifs pour revider leur ventre...* »

« Nous implorons votre assistance pour reformer les abus et malversations qui se font en la médecine, qui passera bientôt pour un brigandage et charlatanerie ».

Il allègue les précédents de Vidius et Sylvius, étrangers à Paris qui, bien qu'ils aient été Professeurs du Roi, se sont faits bacheliers à la Faculté, afin de voir leurs ordonnances remplies et de pouvoir faire des communications à leurs confrères (et là nous devons bien reconnaître que Renaudot n'était pas sans reproches vis-à-vis d'eux, et que, si ses intentions avaient été pures, s'il n'avait eu l'intention de les concurrencer par son école personnelle, il aurait cherché à gagner davantage leur tolérance).

« Après cela Renaudot fait si peu de cas de notre Faculté, osant bien déclarer qu'elle n'est point Faculté, ni si ancienne que celle de Montpellier, »

« Par toutes les inventions qu'il a préméditées, n'est-ce pas apporter une grande confusion en la médecine ? Il s'étudie et s'efforce d'introduire le schisme en la Faculté de Paris, au grand préjudice de nos concitoyens ».

Et Riolan conclut :

« Chacun des médecins de Paris a droit de prendre la verge en main, pour chasser les médecins qui profanent et prostituent la beauté et chasteté de la médecine ».

On sait que grâce peut-être à l'appui de Bouvard, grâce surtout à la mort de Richelieu, protecteur de Renaudot, il

devait être interdit en 1643 de pratiquer la médecine à Paris, à moins de faire partie de son Université.

Montpellier était atteinte dans son amour-propre et son Doyen Courtaud publiant un éloge de sa Faculté, Riolan qui bien qu'âgé avait encore le goût de la querelle crut devoir répondre par :

« Curieuses recherches sur les Escholes de Médecine de Paris et de Montpellier, nécessaires d'être sçues pour la conservation de la vie. »

Son titre en indique toute aménité. Il y fait preuve d'ailleurs d'une prodigieuse érudition.

Les travaux scientifiques de Jean Riolan (deuxième de nom) se bornent presque uniquement à l'anatomie.

Sans doute publia-t-il :

En 1605 deux opuscules :

« De monstro nato Lutetiae auno domini 1605 » et
« Comparatio veteri medicinae cum nova », et un

« Discours sur les hermaphrodites ; où il est démontré contre l'opinion commune, qu'il n'y a point de vrais hermaphrodites. »

Mais on peut dire que son véritable enseignement est compris dans ses œuvres anatomiques (Elles eurent une traduction française de P. Constant faite en 1628), et dans son *Enchiridium*, où il ajoute à ses considérations anatomiques résumées quelques conséquences pathologiques et thérapeu-

tiques, et qu'il a fait suivre de son « Discours sur la circulation »).

Dans la préface de l'anthropographie, il justifie de la nécessité de l'anatomie. Il reprend la controverse soulevée par son père. « Est-il nécessaire et permis de disséquer l'homme vivant ?... et d'explucher ses viscères ». Hérophile et Eresistrate l'auraient fait sur des criminels livrés par la justice, et Louis XI, paraît-il, aurait laissé ouvrir le péritoine à un soldat condamné à mort et souffrant de la pierre. En définition, il conclut heureusement par la négative, se réservant les cadavres et invoquant l'autorité d'Aristote, Galien et Hippocrate.

Suivent les qualités nécessaires pour faire un docteur anatomiste, oiseau rare, tellement que ses confrères, par leur dédain pour cette science « Mirent entièrement l'anatomie au pouvoir des chirurgiens »... « Ces gens qui tiennent que l'opération de la main en anatomie fait déshonneur au médecin sont des douillets à qui les mains teintes de sang humain font horreur ; ou des contemplatifs qui ne voient qu'en idée les choses de la médecine », il cherche à rassurer ses contemporains « qu'on ne se laisse point emporter par la terreur panique de quelques-uns... par crainte d'un juste ressentiment de la nature qui ne souffre pas sans vengeance la destruction de son ouvrage... sous prétexte que Vésale et Fallope sont morts en la fleur de leurs ans. »

On doit enseigner :

« Par la lecture de bons auteurs (et nous devinons desquels il veut parler)... et par une dissection exacte faite de sa propre main, et l'enseigner non seulement par le discours, mais par l'opération manuelle ».

Son anatomie descriptive est très vaste. Beaucoup de ses descriptions ne sont que des reprises, mais grâce à sa méthode de travail il apporta une multitude de précisions ou de nouveautés.

Les muscles sont très précisément décrits quant aux insertions, aux masses charnues et aponévrotiques, à leurs divers chefs, à leur direction.

Le péritoine est suivi dans ses replis et ses réflexions ; sur le foie, les feuilles « tandis que l'extérieur couvre le diaphragme, l'intérieur se renverse sur le foie » ; les ligaments triangulaires sont décrits.

Les vaisseaux ombilicaux « entièrement privés de leur premier usage et qui étaient déjà tout flétris et desséchés, changent leur fonction première en celle de ligaments ».

Parlant du mésentère « il faut croire que ses membranes sont celles du péritoine ». Il le décrit double et contenant dans son épaisseur les vaisseaux mésentériques.

Il décrit le premier les tuniques des testicules, membrane érythroïde, élythroïde « ainsi nommée parce qu'elle exprime très bien la coque d'un gland, elle est faite de l'allongement du péritoine » et le crémaster. Ces canaux séminifères

res qui, déployés, « ont une longueur de plusieurs aunes ».

Insiste sur l'hymen, que d'aucuns déclaraient n'avoir jamais vu. C'est « une membrane fort déliée, toute parsemée de petites veines, lesquelles étant brisées à la première attaque du membre de l'homme perdent quelques gouttes de sang. »

A propos du cœur, nous retombons dans les erreurs coutumières : ventilation du cœur gauche, lequel cependant est aussi chaud que le droit. Les ventricules sont en communication par un orifice attribué à Botal. Riolan constate bien que cet orifice est plus net chez le fœtus, mais il conclut cependant à sa persistance chez l'adulte. Les oreillettes seraient des réservoirs d'une destination curieuse « tandis que le cœur se rétrécit, l'air et le sang s'aille réfugier dans leur cavité » (pendant la systole par conséquent !)

Son livre vi traite du fœtus et de la grossesse.

Il décrit correctement les membranes et le placenta « lorsque le placenta est retenu dans la matrice, il fait mourir l'accouchée ».

Il parle des fentes branchiales, a fort bien vu que les testicules étaient d'abord abdominaux avant de pénétrer dans le canal inguinal.

Il s'est inquiété de l'origine du liquide amniotique. « Le fœtus fait son eau par le canal de la vessie ». Ce serait donc l'urine du fœtus.

Celui-ci se nourrit par le foie, le sang de la mère « s'é-

purant de plus en plus par la faculté de ce viscère, il est ensuite répandu dans toutes les parties du corps ».

Quant au cœur, il est destiné à produire la chaleur et « fournit au cerveau le sang artériel ».

« L'Enchiridium anatomicum et pathologicum » fut édité pour la première fois en 1648. Il est précédé d'un portrait et lithographie de Riolan, avec écrites au-dessous, ces paroles de Guy Patin : « Non Riolanus at est hic bibliotheca vocandus, quippe quod in tota discitur arte, tenet ».

L'ouvrage est, en effet, dédié à ce dernier. Dès sa préface, Riolan se justifie hautement de sa méthode.

« Je ne suis pas du nombre de ceux-là qui souhaitent et ont besoin d'un dissecteur plus expert qu'ils ne sont, pour rechercher dans le corps humain les pensées anatomiques... J'ai ponctuellement et véritablement exposé les muscles de tout le corps. »

Il s'indigne du mépris qu'on manifeste trop souvent pour cette belle science. Il en est autrement des chirurgiens et

« Je rougis de honte de rapporter et de voir le mépris qu'ils font des médecins, étant remplis d'arrogance de ce qu'ils savent de l'anatomie ».

A la suite de cette préface de Riolan, on trouve dans la traduction de Sauvin, parue en 1661, une introduction, véritable réclame pour l'auteur et l'œuvre, avec une critique, toute élogieuse bien entendu, de quantité de célébrités médicales de l'époque.

Voyons maintenant ce qu'il pense de quelques viscères et de leur pathologie.

Le pancréas est « vicaire de la rate puisqu'il fait sa fonction. C'est là qu'on met le siège de la mélancholie et de plusieurs autres maladies, aussi bien que dans le mésentère. »

Le foie est l'organe principal dont la nature se sert pour faire le sang. Le sang s'épure dans le foie et par la veine cave se rend au cœur.

Le poumon « est vestu d'une membrane fort déliée et percée comme un crible, ses pores étant visibles, afin qu'étant oppressé et accablé pendant la suffocation, il se puisse promptement décharger dans la capacité du thorax, et même attirer et boire les ordures qui croupissent dans cette cavité ».

Il nous parle des hémoptysies « qui sont souvent suivies de la phtysie, maladie très difficile à guérir de laquelle il y a plusieurs espèces, l'une est du poumon, l'autre du dos, telle qu'est celle qui arrive aux nouveaux mariés, pour une trop grande perte de semence ».

Nous arrivons au cœur, article particulièrement développé, car nous savons que la querelle avec Harvey était à son paroxysme.

On y constate d'ailleurs que Riolan, s'il s'obstine contre la circulation pulmonaire; a capitulé pour la grande circulation. Seulement, il ne peut admettre que la veine porte et la veine cave puissent être rattachées à ce système. « Ces deux

veines ont en elles un sang fort différent, encore que l'un et l'autre soient faits par le foie... Le sang peut avoir un flux et reflux alternatif dans ces vaisseaux, mais il ne se disperse pas par tout le corps et n'a rien de commun avec le grand mouvement circulaire... Le sang qui est porté du foye dans le ventricule droit passe par le septum médium pour parvenir dans le ventricule gauche.

Guillaume Harvée, médecin du Roi d'Angleterre veut que le sang passe du ventricule droit par les poumons pour se rendre dans le gauche, n'admettant pas le passage à travers la cloison... ce que je ne crois pas ».

Encore qu'il s'en défende, il lui a bien fallu, au risque de nier l'évidence, accepter comme vraie la grande circulation. Il a capitulé à moitié, mais seulement parce que ce point des nouvelles théories ne lui semblait pas formellement inconciliable avec les principes classiques.

« L'on voit par là comme il est nécessaire d'admettre le mouvement circulaire du sang... sans constitution, sans troubler les humeurs, et sans détruire les fondements de l'ancienne médecine ».

Voyons maintenant, à la suite du « Manuel anatomique et pathologique » les deux discours de Riolan.

« Sur la nouvelle doctrine des voies lactées » et « sur le mouvement du sang ».

On sait que Aselli, en 1622 et Pecquet en 1642 avaient décrit les vaisseaux chylifères, le canal thoracique et la citerne

qui le terminait. Voici ce qu'en pense Riolan : « Aujourd'hui il est permis à un chacun, sans que les loys y pourvoyent, de produire et mettre au jour toutes les nouvelles opinions erronées et pernicieuses que son caprice lui fournit. Aussi, voyons-nous que la véritable et primitive religion de nos ancêtres se détruit journellement, que l'ancienne et véritable médecine se corrompt et pervertit entièrement, tant par l'introduction de nouveaux monstres d'opinions chymériques que par celle de mille sortes de médicaments venimeux inventés pour tuer les hommes impunément.

Un chacun invente à présent et fait de la médecine comme il le veut et l'entend...

Pecquet a commencé à bouleverser la structure du corps humain par sa doctrine nouvelle et inouïe qui renverse entièrement la médecine ancienne et moderne... car le foye, suivant son opinion n'est plus au rang des parties principales ».

Non seulement, le sang circule, mais cette humeur noble entre toutes est troublée par l'apport du chyle amené par le canal thoracique ! Le cœur lui-même est transformé en « ignoble cuisine » !

Somme toute, il se lamente et invoque les mânes des ancêtres les prenant à témoin de l'indignité de ces nouvelles prétentions, mais ne réfute rien.

Son discours sur le mouvement du sang est entièrement destiné à démontrer l'erreur d'Harvey. Il ne peut guère fournir que des arguments spécieux.

« Dans la cavité gauche le sang se change en un moment en sang artériel, beaucoup plus chaud et spirituel que le veineux, car il est subtilisé et épuré dans les ventricules du cœur, comme l'or meslé se raffine dans le dernier fourneau de la coupelle ». Et cette transformation c'est à la ventilation qu'on la doit. « Par ce moyen, le sang se préserve de la putréfaction d'autant que ce mouvement l'évente et en chasse les vapeurs fuligineuses ». Ces arguments de nature sentimentale sentent la capitulation prochaine — qui ne se produisit pas — Riolan était trop obstiné.

Riolan enfin a décrit une anatomie pneumatique, véritable trouvaille, cette fois, et perfectionnement évident de la méthode de dissection habituelle.

Il conseille avant de disséquer, d'insuffler avec diverses « canules et tuyaux » non seulement les vaisseaux, mais encore les plèvres pour connaître la capacité qu'il y a entre les deux membranes, « le péricarde, la trachée et même le placenta », afin de connaître les connexions et synostoses des vaisseaux dans ce placenta.

Conclusions

Riolan le père fut le type accompli du médecin de la Faculté de Paris à la fin du XVI^e siècle.

Il défendit sa corporation contre ceux qui exerçaient malgré une instruction professionnelle insuffisante, et montra même quelquefois une certaine injustice envers les chirurgiens.

Il lutta d'autre part contre l'extension des théories de Paracelse, qui tendaient à limiter la médecine à des discussions métaphysiques.

Il aimait la tradition et ne renouvela pas les méthodes classiques ; ce fut l'œuvre de son fils qui devait surtout demeurer.

Riolan le fils fut le premier qui eut disséqué lui-même pendant ses cours à la Faculté.

Il faisait lui-même ses préparations, sans le secours d'aucun aide. Son enseignement était très clair et contribua fort à répondre le goût de l'anatomie.

Ses descriptions myologiques et viscérales offrent une précision remarquable, et il eut des trouvailles.

Sans doute, les théories nouvelles trouvèrent-elles en lui un adversaire. Il ne voyait pas sans appréhension s'écrouler l'édifice classique, qui lui était cher.

Mais ne lui reprochons pas trop cet attachement, qui était sincère, et rappelons-nous qu'il n'est facile de juger que lorsqu'on voit de haut et de loin.

Vu le Doyen,

ROGER.

Vu le Président,

P. MÉNÉTRIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

Bibliographie

Conférences historiques pendant l'année 1865. Article de M.
Le Fort.

HAZON. — Sur les hommes illustres de la Faculté.

GUY PATIN. — Lettres collectionnées par Réveillé Parisi.

MAURICE RAYNAUD. — Les Médecins du temps de Molière.

Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales.

GUY PATIN, par Pierre Pic.

THÉOPHASTE RENAUDOT, par Gilles de la Tourette.

FAUVELLE. — Thèse, 1898.

Les Etudiants en Médecine sous le grand Roi.

DAREMBERG. — Histoire des Sciences médicales.

L'œuvre scientifique de Harvey, art de Chauffard. *Presse Médicale*, 26 mai 1928.

GUY PATIN, par Félix Larrieu. *Thèse*, 1884.

CHÉREAU. — Riolan (les deux) Art. du dictionnaire encyclop. des Sciences médicale. Dechambre, 3^e série, V, 1877, Paris, Masson, pages 55-56).

- DESGENETTES. — Riolan père et fils (Art. de la biographie médicale de Panckoucke, 1825, t. 7, page 23).
- DEZEIMERIS. — Dictionnaire historique de la médecine. Art. Riolan (Paris, Béchet Jne, 1836, in 8°, t. 3, p. 813).
- DONLEY. — Jean Riolan the son conservative; a sketch in the history of the circulation of the blood (N. Y. Méd. Journ., 1907, LXXXVI, p. 719-722).
- ELOY. — Dictionnaire historique de la médecine art. Riolan (Mons. Hovois, 1778, in 4°, t. 4, p. 76-80).
- GOUJET. — Riolan Jean fils (in mémoire sur le Collège de France, 1758, t. 3, p. 89).
- GUARDIA. — Riolan Jean (père et fils) (*Gaz. Méd. de Paris*, 1865, 3^e série, XX, p. 285, 293).
- JAL. — Article Riolan fils (dictionn. critique de biographie, Paris, 1867, in 8°, p. 1064).
- LEREBoullet. — Les leçons d'anatomie de Jean Riolan fils (*Paris médical*, 1918, XXVIII, supplément p. 446).
- PAGEL. — Articles Riolan. Du biographisches Lexikon der hervorrage den ärzte de Gurlt et Hirsh (Wien und Leipzig Urban et Schwarzenberg, 1887, in 8°, t. V, p. 36).
- TOEPHY. — J. Riolan der Jüngere (Internat. Klin. Rundschau, 1894, VIII, p. 1512 et 1576, Wien).

TRIAIRE. — Un médecin délateur : Riolan agent secret de Richelieu (*Chronique Médicale*, Paris, 1905, p. 150-152).

X .. — Seconde apologie de l'Université en Médecine de Montpellier envoyée à M. Riolan, prof. anatom. par un jeune Docteur en Médecine de Montpellier. Paris, J. Piot, 1653, in-4°.

RIOLAN JEAN. — De primis principiis rerum naturalium (Parisiis M. Roigny, 1571, 51 p. et Montbéliard, 1588, in 8°).

— Opera omnia (Parisiis H. Périer, 1610, in fol. 665 p. ptr.).

— Opera tum physica tum medica... Cui accessit anatomia Joannis Riolani filii (Francofurti Palthenius, 1611 in fol. 567 p.).

— Chirurgia (Lipsiae imp. Osthausii, 1601, in 8°, 175 p.).

— Chirurgia (première édit. Lipsiae H. Ost., 1601, in 8°, 175 p. Editiotertia Parisiis Périer, 1618, in 8°, 159 p.).

— Praelectiones in libros physiologicos et de abditis rerum causis (Paris, 1601, in-8°. Parisiis Offic. Plantiniana, 1620, in-8°, 548 p.).

Ad impudentiam quorundam chirurgicorum castigandam, Parisiis, 1577.

Methodus generalis bene medendi, 1589.

Universae medicinae compendia, 1598.

Ad Libanii maniam responsio procensura scholne parisiensis
contra Alchymiam lata, 1606. Opera medica,
1638.

J. RIOLAN fils. — De monstro nato Lutetiae annondomini,
1605. Disputatio philosophica (Parisiis apud Varennaeum, 1605, 28 p. 4 pl.).

— Incursionum quercetani depulsio (Parisiis Périer,
1605, in 18, 66 p.).

— Schola anatomica novis et raris observationibus
illustrata cui adjuncta est ascurata foetus humani
historia (Postrema edit. Celeri, 1624 in 16, 369
pages, première édition. Parisiis A. Périer,
1608, in-8°, 369 pages).

— Anatome (In Riolan J. Père. Opera tum physica
tum media, 1611.

— Gigantomachie pour répondre à la gigantostol-
logte (par un écolier en médecine) s. l. 1613, in-
8°, 46 p.).

— L'imposture découverte des os humains suppo-
sés et faussement attribués au roy Theutobochus
(Paris, Ramier, 1614, in-8°, 83 p.).

— Osteologia ex veterum et recentium praeceptis
descripta (Parisiis A. Périer, 1614, in-8°, 374 p.).

- Discours sur les hermaphrodits ; où il est démontré contre l'opinion ocommune qu'il n'y a point de vrais hermaphrodits (Paris, Ramier 1614, in-12, 136 p.).
- Anatomica humani foetus historia. Adjectae sunt viventis animalis observationes anatomicae (Parisiis Périer, 1618, in-8°, 101 p.).
- Gigantologie, discours sur la grandeur des géants (Paris, Périer, 1618, in-8°, 128 p.).
- Anthropographia expropries et novis observationibus collecta (Parisiis Périer 1618, in-8°, 66 p.).
- Anthropographia et osteologia. Omnia recognita (Franco furti Bryan, 1926, in-4°, 928 p.).
- Les œuvres anatomiques, le tout rangé, corrigé et mis en français par Pierre Constant (Paris, Moreau, 1628-29, 2 vol. reliés en un seul 1014 p. et 349 p.).
- Enchiridium anatomicum et pathologicum (Parisiis meturas, 1648, in-16°, 618 p.).
- Enchiridium anatomicum et pathologium (Lugduni Batavorum Wyngaerden, 1649, in-12, 471 p. première édition. Parisiis Meturas, 1648, in-12, 618 p.).
- Opuscula anatomica nova quae nunc primum in lucem prodeunt (Londini Flesher, 1649, in-4°, 536 p.).

- Opera anatomica vetera recognita et auctiora (6^e édit. Lutetia Parisiorum G. Meturas, 1650 in folio 872 et 56 p. première édition. Lutetiae Parisiorum, 1649, in fol. 872 p.).
- Responsio ad duas exercitationes anatomicas postremas. Guillelmi Harvei. De circulatione sanguinis (Parisiis Meturas, 1652, in-12, 381 p.).
- Tractatus de motu sanguinis ejusque circulatione vera ex doctrina Hippocratis (Parisiis C. Meturas, 1652, in-12, 176 p.).
- Opuscula nova anatomica. Judicium novum de venis lacteis tam mesentericis quam thoracicis adversus Th. Bartholinum lymphatica vasa Bartholini refutata (Parisiis ap. vid. Dupuis, 1653, in-12, 58 p.).
- Animadversiones secundae ad anatomiam reformatam Thomae Bartholini (Parisiis ap. vid. Dupuis, 1653, in-12, 113 p.).
- Responsiones duae prima ad experimēte nova Pecqueti altera ad Pecquetianos (Parisiis Meturas, 1655, in-8°, 3 part. en 1 vol.).
- Encheridium anatomicum et pathologicum (edit. quarta) Parisiis C. Meturas, 1658, in-12, 610 p.).
- A sure guide or thebest and nearest way to physick and chirurgery, being an anatomical description of the whole body of man and its parts, en-

glished by N. Culpeper (London Sawbridge, 1671 in fol. 288 p. 24 p., première édition. London P. Cole, 1657 in fol. 288 p. 24 pl.).

— Manuel anatomique et pathologique ou abrégé de toute l'anatomie (Paris, G. Meturas, 1661, in-16, 779 p. nouv. édit., Lyon, A. Laurens, 1672, in 12, 779 p.).

— Curieuses recherches sur les escholes de Pariset de Montpellier, nécessaires d'être sçues pour la conservation de la vie.



Saumur. — Imp. M. CHEVALIER



